



**Linx**

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

**55 | 2006**

**Thème et thématisation**

---

## *Onze rencontres sur le langage et les langues, Antoine Culioli – Claudine Normand*

Ophrys, 2005, 300 pages

**Jean-Claude Coquet**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/linx/479>

DOI : [10.4000/linx.479](https://doi.org/10.4000/linx.479)

ISSN : 2118-9692

### **Éditeur**

Presses universitaires de Paris Nanterre

### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 211-213

ISSN : 0246-8743

### **Référence électronique**

Jean-Claude Coquet, « *Onze rencontres sur le langage et les langues, Antoine Culioli – Claudine Normand* », *Linx* [En ligne], 55 | 2006, mis en ligne le 24 février 2011, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/linx/479> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.479>

---

## Compte rendu par Jean-Claude Coquet

*Antoine Culioli* – Claudine Normand, Ophrys, 2005, 300 pages.

### Onze rencontres sur le langage et les langues

Après *Variations sur la linguistique* (Entretiens avec Frédéric Fau, publiés chez Klincksieck en 2002 et dotés d'une préface et de notes de Michel Viel), voici une autre série d'entretiens, cette fois avec Claudine Normand. Aux sept jours des *Variations* succèdent *Onze rencontres* étalées d'octobre 2002 à avril 2003. Les deux ouvrages familiarisent le lecteur avec la pensée et la pratique d'Antoine Culioli, mais le mode d'approche me paraît tout différent. Les *Variations* donnent le temps à Culioli de s'expliquer, comme si (insistons sur le « comme si »), une série de questions lui ayant été fournies à l'avance, il avait eu tout loisir de répondre par écrit. Il en va différemment avec les *Onze rencontres*. Sans doute, ces rencontres étaient minutieusement préparées, mais le ton est vif comme il convient à une véritable conversation, j'ose dire, amicale. Le livre qui nous est ainsi offert a cette propriété bien rare d'être à la fois informatif et plaisant. Culioli voit dans les *Variations* un ouvrage préparatoire à la lecture des *Rencontres* (p. 287). J'inverserai volontiers la relation. Le lecteur aura tout avantage à côtoyer, grâce aux *Rencontres*, deux personnages très réactifs, assurément attachés à leur pensée, mais prêts à tout moment à en discuter le bien fondé.

Théoricien, Antoine Culioli ? A l'évidence, mais comme le livre le fait apparaître clairement, d'abord « une espèce de rôdeur de frontières », séduit par le foisonnement des langues. C'est ainsi qu'il se voit (p. 274). A partir d'un « détail », il montre, pour ainsi dire en marchant, comment « multiplier les surfaces », comment « faire proliférer les phénomènes » (p. 237 et 234). Surtout ne rien figer, d'où le rôle crucial accordé à l'épilinguistique, au « chaos épilinguistique » (p. 97), et à la « glose » qui n'est autre qu'une « suite de procédures expérimentales, de manipulations très primitives » (p. 234). Dans ses réponses à C. Normand, Culioli multiplie les exemples et l'on voit

bien qu'il faut l'arrêter si l'on veut poser d'autres questions, traiter d'autres problèmes. C. Normand n'a pas eu la partie facile. Le lecteur, ravi, suit les multiples péripéties de cette sorte de « combat amoureux », pour reprendre une belle expression de K. Jaspers, celui de l'échange dans la confrontation épistémologique.

Le lecteur aura donc plaisir à retrouver au fil des pages quelques-uns des principes qui ont réglé la recherche de Culioli. D'abord, comme le titre du recueil l'indique déjà, la distinction entre « langage » et « langues ». Ce que je cherche à étudier, dit-il, c'est « le langage appréhendé à travers les langues » (p. 50). A travers les langues et les « textes », ajoute-t-il (p. 267). Pour nous approcher du « foisonnement », de la « prolifération » de la « surface », nous n'avons d'autre choix que la réduction. Notre activité mentale « permanente », d'un côté (p. 111), et notre activité de langage, de l'autre, c'est-à-dire une activité de représentation ou encore une activité symbolique, sociale (p. 47, 49 et 65), témoignent des rationalités qui nous sont propres. L'épilinguistique n'a pas le même statut que la métalinguistique. « Donc », je reprends l'interrogation de C. Normand, « votre idéal est finalement une théorie de l'esprit ? ». A quoi répond Culioli : « Oui, c'est une théorie de l'esprit » (p. 127).

Cette position de principe n'entraîne pourtant aucune rigidité. Culioli rejette l'option pour une « linguistique Meccano » (p. 160) : « on a des pièces et on les ajuste, ça vous donne une petite camionnette, une grue, etc. » (très important, je pense, le « etc. », peut-être la trace, chez Culioli (p. 270), de « cela qui ne se finit jamais »). Il veut aussi laisser sa place à une « théorie de l'impalpable et du transitionnel » (p. 285). C'est même, dit-il, « ce qu'il veut faire », en accord avec la théorie de l'esprit. Je note d'ailleurs – autre ouverture – que pour lui le domaine de la cognition n'est pas incompatible avec celui de l'affect. Problème difficile qui n'est pas traité ici. « La cognition, au sens large du terme, [est-ce la cognition « chaude » de D. Andler ?] intègre nécessairement (...) l'affect » (p. 94).

Le souci du concret conduit, je crois, à privilégier l'expérience du quotidien, y compris l'expérience manuelle, dans l'élaboration théorique. Culioli note que Z. Harris s'adonnait à la menuiserie pour se distraire et que F. Bresson (François, le psychologue, et non Robert, le cinéaste, encore que...) avait pour règle de dire qu'on n'enseignait pas le tricot par téléphone (p. 23 et 178). Lui-même, pour illustrer comment la « glose », en quelque sorte une expérience de pensée, glisse du mental au sensori-moteur (Culioli aime ce prédicat : « ça glisse », dira-t-il, par exemple, à propos de la « bifurcation » (p. 280) ), lui-même fait appel à sa mémoire de petit paysan « un peu comme si, trouvant quelque chose, je regarde si ça se mange, si ça craque sous la dent, si quand je mets le feu ça se délite ou si ça ne se délite pas, si je vais pouvoir m'en servir si je le mets dans l'eau... » (p. 234).

Ainsi le langage échappe-t-il à ses frontières conventionnelles. C'est une pratique bien vivante, ancrée dans le corps, qui ne saurait se réduire au verbal. Je citerai en conclusion cette belle histoire corse : « Dans mon village, c'était sur un plateau, mon père une fois a vu (au début du XX<sup>e</sup> siècle) une femme qui allait à Bonifacio (à peu près 15 km à pied) avec, sur la tête, ce qu'elle allait essayer de vendre au marché, un bébé dans les bras et un autre qu'elle tenait par la main. C'est ça le langage ! ça vient de là ! ça ne vient pas des gens qui sont en train de discuter, qui partent en voiture à leur travail, qui reviennent, qui ne savent pas du tout ce que c'est que de fabriquer... » (p. 284-285).

Grâce à ces *Onze rencontres*, le lecteur aura pu, au moins un moment, ajuster ses pas sur ceux de ce linguiste vraiment singulier.

J.C. COQUET  
Paris VIII

## Compte rendu par Mustapha Krazem, Université de Bourgogne

Florence Lefeuve « *Quoi de neuf sur quoi ?* », 2006, Presses Universitaires de Rennes 283 pages.

L'ouvrage de Florence Lefeuve apporte une contribution dans un domaine essentiel de la syntaxe : la subordination. Plus précisément, elle se propose de décrire et d'expliquer le fonctionnement du terme « quoi », dans tous les emplois où il joue un rôle. L'étude concilie un double mouvement : une description de toutes les configurations syntaxiques pertinentes sans restriction préalable mais aussi une approche unifiée, malgré les différences de terminologie employée pour étiqueter « quoi ». C'est dans cette double perspective que résident les apports principaux de ce travail qui affine la compréhension de la question de la subordination en français.

Les configurations syntaxiques appelant l'emploi de « quoi » sont nombreuses. Lefeuve en dénombre dix, ce qui montre l'originalité de ce terme. Ainsi des exemples comme « c'est un garçon, un jeune homme, quoi ! » ou « après quoi, il sortit » n'ont pas de correspondant avec d'autres mots qu-. Ce type d'exemples nous rappellent que finalement, les travaux sur « quoi » ont été assez peu nombreux en tant que tels. Le plus souvent il s'agit de traiter l'opposition *que/quoi* repérable principalement dans l'interrogation à inversion vs interrogation *in situ* « que vois-tu // tu vois quoi » ou encore dans l'opposition qui/quoi, qui met en place une distinction humain/non humain (distinction à la frontière instable). Lefeuve reprend ces questions dans son ouvrage.

Cependant cette diversité d'emploi, qui caractérise « quoi » parmi les autres mots qu-, n'exclut pas une explication unique. Et c'est là l'autre face de cet ouvrage. Florence Lefeuve s'attache à montrer, à travers une description exhaustive des emplois, que ce qui unifie les emplois c'est l'indéfinition. « Quoi » n'est pas un élément d'une classe, celle des inanimés comme on le dit habituellement (comme « qui » peut l'être) mais renvoie à une classe d'occurrences, à du non classifié. Le pronom « quoi » serait alors à rapprocher d'un démonstratif tel que « ça ». Aussi « quoi » ne porte-t-il pas le sémantisme attribué par sa catégorie grammaticale traditionnelle « interrogatif ou relatif » mais contient en soi l'indéfinition.